

CINEMAVIE

LES FILMS DE MA VIE



GisèleCazilhac

ÉDITIONS DE L'OBSIDIENNE

Collection *Les entretiens*

Supplément au cahier n° 11

Éditions de l'Obsidienne
Montpellier

ISBN 979-10-91874-31-1

PIRATES, CARRÉ BLANC
ET ÉCRAN VERT
PURÉE DE POIS CASSÉS

Tout a commencé lorsqu'une drôle de caisse carrée, à l'écran vert purée de pois cassés, est entrée dans la maison familiale. Papa avait craqué au magasin Tévélec ! Et, on était bien contents !

Le cinéma, je l'ai découvert enfant, sur un petit écran noir et blanc avec une seule chaîne.

Il faut comprendre que l'arrivée, dans ma vie, de cette boîte à images vivantes, fut mon premier bouleversement, comme, je pense, tous les humains de ma génération, dite des « enfants de la télé ».

J'avais une nouvelle amie (qui l'est restée, d'ailleurs), avec des images, comme les dessins partout dans mes cahiers ; des choses à voir et à rêver !

Son petit écran allait me faire découvrir, en même temps, son cousin au grand écran : le cinéma.

Le premier film que papa, qui se prenait pour le carré blanc, nous autorisa à voir, après (ou avant) « Bonne nuit les petits », fut un film de pirates (années cinquante ?), qui faisait assez peur, et dont je n'ai jamais retrouvé le titre. En somme, ma madeleine de Proust du cinéma, après le goût du yaourt à l'abricot !

Suivirent les films pour toute la famille, les DON CAMILLO, saison 1,2,3,4, et Fernandel encore dans L'AUBERGE ROUGE (1951), confessant la Françoise Rosay avec la grille d'un poêle... et dans FRANÇOIS IER (1937), s'exclamant : « *Quelle époque, quelle époque !* », en apercevant un fantôme dans sa chambre.

Les « Pagnol », de LA FILLE DU PUISATIER (1940-2011) à MANON DES SOURCES (1952-1986) ; ma préférence pour LE SCHPOUNTZ (1938), chef-d'œuvre de haute finesse, dont je connais par cœur toutes les répliques :

« *Tout condamné à mort aura la tête tranchée !* »

« *je n'étais pas bon à rien, j'étais mauvais en tout !* »

« *La Direction s'il vous plaît ? la direction de quoi ? – La direction de la Direction !* »

« *C'est parce qu'elle s'appelait comme nous que tu l'as épousée ? – Non, c'est parce que je l'ai épousée qu'elle s'appelle comme nous !* »

FIN DE CARRÉ BLANC

Enfin, sans citer de films : un bon « Gabin », n'importe lequel ! jamais décevant, réconfortant quand il est vêtu de son célèbre pyjama à rayures verticales ! J'ai toujours en tête Gabin dans cette tenue, j'ignore pourquoi ; peut-être parce que maman et beaucoup d'autres mamans aimaient bien cet acteur comme si c'était leur papa ou leur papy de petites filles, en pyjama et cheveux blancs, bien rassurant ! Il aurait fallu, à l'époque, faire un sondage chez toutes les ménagères de plus de 50 ans et leur « gabineries », mais j'avais d'autres priorités, plus métaphysiques !

« Qui suis-je ? où vais-je ? j'aime pas être une fille ! J'ai pas envie d'aller à l'école, ni d'avoir un métier ! je veux pas accoucher ! Je veux qu'il m'arrive des choses extraordinaires ! Rien à battre de Gabinou ! »

Puis l'enfant a grandi et le **petit carré blanc** qui avait tout du rectangle, a disparu ! On n'avait plus besoin de sortir en douce de notre chambre pour aller se cacher sous la grande table nappée du salon, pour regarder tous les grands films interdits du soir.

Avec les copains, on laissait nos parents devant la télé et on filait voir le cousin Gaumont, joli prénom pour un garçon ! (si j'en avais eu un !)

Le cousin Gaumont de Montpellier, pour voir Depardieu et Adjani, bien avant le sublime CAMILLE CLAUDEL (1988) de Bruno Nuytten. Leur première fois ensemble, c'était dans BAROCCO (1976) de Téchiné. Et puis chacun sur son chemin : la rebelle Isabelle dans L'ÉTÉ MEURTRIER (1983) et le grand Gérard dans FORT SAGANNE (1984). Parfois, je faisais moi aussi cavalier seul dans la salle obscure, pour voir la jeune et sublime Caroline Cellier, amoureuse d'une femme dans UNE FEMME, UN JOUR (1975) et puis, amoureuse à mon tour, devant : UN TYPE COMME MOI NE DEVRAIT JAMAIS MOURIR (1976), avec Jean-Michel Folon (dans le film, pas dans la salle !) ; j'allais oublier : Jodie Foster, génie en herbe, dans LA PETITE FILLE AU BOUT DU CHEMIN (1976), au sujet si actuel et important dans ma vie de gamine un poil du même âge que Jodie.

C'est fou comme je suis allée souvent au cinéma en 1976 ! et comme ces années ont été déterminantes dans toute la construction de ma vie et de mon univers d'artiste. Encore aujourd'hui ! Chaque film que j'ai vu, à cette époque en particulier, aura marqué mon écriture même graphique. Je pense qu'il n'y a jamais aucun hasard dans les choix des films que l'on décide de voir, même jeune et pas encore mature ! Ce sont les films qui nous choisissent, comme un dieu du cinéma qui nous prendrait la main, ou nous chuchoterait à l'oreille sur le chemin de nos vies : « *Viens, je vais te guider* ».

Et puis,
en moins
lyrique,
c'était
les années
soixante-dix,
quoi !

L'entrée dans
le cinéma de
la vie !

UN CHOUIA

Le ciné avec les copines et copains, les premiers émois amoureux, gauches et timides, débordants de rêves et de désirs, tout près les uns des autres dans la grande salle noire aux fauteuils doux et rouges comme l'amour !

Rebelles à tout, pour un rien ! On allait voir VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COUCOU (1975), pour en sortir révoltés, en colère, poing levé ! reniant subitement nos papas et mamans respectifs devenus à nos yeux, des monstres de maison, des cafards pantouflards, restés au foyer, bien au chaud, devant DOCTEUR JEKYLL AND MYSTER HYDE (1941), avec Ingrid Bergman et Spencer Tracy ! (les veinards !)

Ainsi, nous, heureux enfants de 68, aux vacances « forcées » et à rallonge ! allions devenir, en toute logique, des ados révolutionnaires, un chouia intellos de gauche qui se devaient d'aller voir, par exemple, les Monstres du cinéma italien.

L'underground avant l'heure, avec SALO ET LES 120 JOURNÉES DE SODOME (1975), de Pasolini ; si dé(g)routant avec son fastueux banquet aux étrons fumants, qui sans doute aura influencé Philippe Katerine et sa modeste PEAU DE COCHON (2004) ; en plus Tupperware ! (rires) Allez voir pourquoi !

LA GRANDE BOUFFE (1973) de Ferreri, à ne pas confondre avec le *Nutella*© (1964) de Ferrero ! À voir ou à vomir, pour le casting et l'audace ! Culte et puissant !

Bien sûr, il y avait aussi les Fellini, les Visconti et tutti quanti, mais ce n'était pas mon truc ! et Alain Delon ; je le préfère dans les polars français, avec feutre et imper ! ou dans LA PISCINE (1969).

JEUNE ADULTE AU MAGNÉTOSCOPE VHS

Jeune adulte, en appartement privé, avec domicile et salaire fixes, début des années quatre-vingt-dix, je fais l'acquisition de mon premier magnétoscope ! Deuxième boîte à images qui allait bouleverser ma vie, qui allait me faire remonter le temps, carrément !

Mon premier film enregistré à minuit pile – le cinéma de minuit – fut FRANKENSTEIN (1931) ; le top des films d'horreur, pour moi. J'ai eu beau en avoir vu plein depuis, aucun ne m'a plus fait peur ! Ce noir et blanc, ces décors en carton pâte, plein de brouillard, la dégaine à Boris ! Je me souviens avoir repassé la VHS plusieurs fois pour détecter (histoire d'avoir moins peur) les plis des lés mal collés du papier peint du décor du ciel brumeux.

Oui, oui, allez voir vous aussi, ça calme !

Un autre film, toujours avec Karloff : LA MOMIE (1932), avec les gros plans de la tête de Boris, en ombre et lumière, expressionnistes à souhait ! Ah, ce cinéma-là, en V.O, ça vaut mille fois tous les films actuels d'horreur ! L'horreur en couleur, c'est nul !

Bon, allez, exception faite de L'EXORCISTE (1973), le film culte avec ce vent dans la rue, ces feuilles mortes qui volent au ras du sol comme un ballet sur la musique inquiétante et géniale des cloches tubulaires de Mike Oldfield, le diable arrivant...

Et, pas mauvais non plus, LE SILENCE DES AGNEAUX (1991) ; là, il fallait un peu de couleur quand même ! Le « Clarice » (en doublage, pourtant) dans la bouche d'Anthony, qui fait penser à Génisse, aux organes et au sang. Et, magnifique, premier aria des *variations Goldberg* de Bach donnant la grâce de l'ange au cannibale. Un chef-d'œuvre, celui-là, je suis d'accord !

BLACK AND WHITE DVD

Un peu plus tard et dans un autre appartement, cette fois sur un lecteur DVD, nouvelle boîte à images toujours bouleversantes, mais remastérisées, je craque encore pour du black and white. Je me paye le DVD collector hyper cher du MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE (1930) de Marcel L'Herbier. Une merveille du début du cinéma parlant. Brume, château en carton, chat noir qui miaule, mauvais son, extrême lenteur, et expressionnisme des yeux exorbités d'horreur des acteurs encore habitués au cinéma muet ! (tout ce que j'aime !), d'après le roman du maître français du mystère, un poil romantique, un poil fantastique, le génial et si dénigré [Gaston Leroux](#) !

Ainsi, on trouvera dans ma vidéothèque, côte à côte : LE FANTÔME DE L'OPÉRA (VERSION 1925 OU 1943) et PHANTOM OF THE PARADISE (1974), version rock de Brian de Palma à qui je donne ma « palma d'or » pour Pulsions (1981), avec Michael Caine et sa perruque flippante !

BLEU PISCINE

Et puis voici venus les ordinateurs, les smartphones et tablettes, les chaînes câblées, les nouvelles boîtes à images numériques, toujours aussi bouleversantes, ma foi ! Le cinéma du monde entier se promène sur divers écrans plus du tout verts pois cassés, plutôt noirs ou bleu piscine (mon œil de peintre !).

Allez, en vrac, je développe...

Dans les films français qui m'ont marquée, il faut que je vous parle de Truffaut et de LA FEMME D'À CÔTÉ (1981), juste pour le plaisir ; je connais par cœur tous les dialogues. Le dernier film de Truffaut avec les gros plans amoureux du visage tragique et émouvant de Fanny Ardant ! Ce film est pour elle, assurément ! Je vais vous parler de la scène qui résume tout le film, celle du parking du supermarché, quand Mathilde tombe dans les pommes à l'énoncé de son prénom par un Depardieu passionné (encore lui !) alors qu'ils rentrent innocemment les courses dans le coffre de la voiture. « *Mathilde !* », et la voilà qui évanouit. *Une envolée de violon symphonique* accompagne sa chute sur le sol sombre, froid, sale et goudronneux du parking. « *Jamais avec toi, jamais sans toi* » : les derniers mots du film.

Dans la même émotion, un chef-d'œuvre de Bertrand Blier, TROP BELLE POUR TOI (1989), sur le sentiment amoureux et illustré de musiques de *Schubert*, toujours, décidément, avec Gérard Depardieu et Balasco, émouvante dans cette scène du lit qu'ils refont ensemble quand elle lui dit : « *Comment tu sais que je suis bouleversée ?* »

J'aime ce contraste entre une scène banale du quotidien et un dialogue profond hyper spirituel ou sentimental... Le contraste ! tout est là ! Encore cet expressionnisme !

LE PLONGEON

Passons à Claude Miller et son DÎTES LUI QUE JE L'AIME (1977). Bon, encore Depardieu, mais surtout Dominique Laffin, actrice écorchée vive, trop tôt disparue, star de sa génération et, je l'appris plus tard, mère de la députée Clémentine Autain ; adaptation d'un roman de Patricia Highsmith : « *Ce mal étrange* » ; la passion amoureuse jusqu'à la folie.

La scène déchirante où Lise-Dominique joue, négligente, sans même enlever son manteau, son sac et son écharpe, la sonate de Mozart, dite *sonate facile*, et le visage de Gérard-David que chaque note décompose, perdu, éperdu, magnifiquement triste, resté dans un coin du salon, figé dans l'amour, chancelant, au bord du précipice ; tout ça dans son simple regard de petit garçon blessé par une sonate de Mozart assassine qui, lorsque je l'écoute, me ramène toujours et définitivement à ce film.

Enfin, la scène finale du plongeon dans la piscine miroir, symbole ici de l'illusion, Pour un baiser refusé, en robe de mariée, les amants remontent le temps du plongeon pour un nouveau baiser, cette fois accepté, désiré, tout au ralenti ; impossible à décrire ici.

Il faut voir ce film, trop peu connu ! et qu'on ne s'étonne plus quand je peins des piscines !

UNE JOIE ET UNE SOUFFRANCE

Revenons à Truffaut, avec LA MARIÉE ÉTAIT EN NOIR (1968) et tant de merveilleux acteurs, comme Jeanne Moreau qui séduit tour à tour Lonsdale en jeune député détestable puis Bouquet, en pitoyable célibataire, et Denner en artiste peintre passionné !

Enfin, pour ne pas tous les citer, LE DERNIER MÉTRO (1980) avec Gégé – encore lui – et Deneuve, où l'on retrouve étrangement quelques répliques de LA SIRÈNE DU MISSISSIPPI (1969), à propos de l'amour : « Vous disiez que c'était une joie... C'est une joie, et une souffrance. »

UN PEU DE PARANO ET DE FRISSON

Parlons des films d'Alain Jessua !

Ah ! tout un style bien à lui !

PARADIS POUR TOUS (1982), avec Deweare ;

LES CHIENS (1979), avec Lanoux et Depardieu ;

EN TOUTE INNOCENCE (1988), avec Baye et Serrault ;

TRAITEMENT DE CHOC (1973), avec Delon et Girardot ; un peu de parano, de psycho, de fx ou d'anticipation, du frisson dans le quotidien, subtilement amené.

Un peu comme dans ce film de série B, même pas édité, avec Brialy et Duperey : LE DÉMON DANS L'ÎLE (1983), quand un enfant monstre hante une supérette d'électroménager sur une île bretonne ! Une merveille méconnue, pour moi, qui, si je n'avais pas été peintre, dessinatrice, auteur compositeur et autres activités artistiques, aurais sûrement ouvert un magasin d'électroménager, pour passer mes journées à regarder du ciné sur la constellation des télévisions en vente (tout en faisant mes lessives dans les machines à laver, et en gardant mon déjeuner au frigo). J'adore l'électroménager et les produits high-tech aussi ! J'adore mon époque, en fait, avec ses machines... Les voyages dans le temps aussi... et dans l'espace !

Ainsi, on trouvera, côte à côte dans ma DVD-thèque, LA MACHINE À EXPLORER LE TEMPS (1960 ET 2002) dans les versions de Georges Pal et de Simon Wells ; la sublime et intemporelle trilogie de Robert Zemeckis : RETOUR VERS LE FUTUR (1985-1990) ; le chef-d'œuvre de Christopher Nolan, INTERSTELLAR (2014).

FRANCE NOIRE

Un petit tour du côté des premiers Chabrol, notre Hitchcock français : son *QUE LA BÊTE MEURE* (1969), avec Yanne, Cellier et Duchaussoy ; *LE BOUCHER* (1970) avec Yanne et Audran... « Mad'moiselle Hélène, Mad'moiselle Hélène ! », film dont j'avais lu les premières lignes du scénario à Paris, au Musée du cinéma ; *LA FEMME INFIDÈLE* (1969), avec Audran, Ronet, Bouquet... Ce sont les premiers Chabrol que j'aime vraiment. Le maître était inspiré par sa belle Audran, sûrement... L'amour donne force au talent !

Toujours côté français, je ne peux oublier H.-G. Clouzot et ses chefs-d'œuvre de genre noir charbon ébène ! À commencer par *L'ASSASSIN HABITE AU 21* (1942), avec son expressionnisme à gogo et les voix singulières de Jean Tissier, Pierre Fresnay, Suzy Delair et Pierre Larquey ! Glagla, ça me fait tellement plus peur que tous les *Incidius*, *Annabelle* et compagnie d'aujourd'hui ! L'année d'après : *LE CORBEAU* (1943), toujours avec Fresnay, Larquey et Ginette Leclerc en voluptueuse estropiée, pour juste

appuyer là où ça fait peur ! Et voici : *LES DIABOLIQUES* (1955), avec Meurisse, Véra Clouzot et Signoret (avec l'apparition du petit Johnny Halliday au fond de la classe). La plupart des gens préfèrent peut-être la version *DIABOLIQUE* (1996) avec Sharon Stone et Adjani, mais rien à voir ! *Les Diaboliques* de Clouzot, ce sont des voix étranges qui parlent en latin dans les corridors, les yeux globuleux de Meurisse ressuscitant dans sa baignoire ; c'est la piscine pleine de boue, si loin de la piscine pleine de bleu ; le costume rayé pendu derrière la porte ; et la voix nasillarde de Charles Vanel, cigarillo au bec... C'est la gouaille de Noël Roquevert et le malsain « *AVALE !* » à Véra qui s'étouffe, dans la scène de la cantine au poisson pas frais mais pas cher ! Ce film est un chef-d'œuvre absolu. Enfin, *LE SALAIRE DE LA PEUR* (1953), avec Montand, Véra et Vanel ! à la fois film noir à suspense et film social ; un des premiers road movie de l'angoisse nous laissant en mémoire un Vanel tout noir à la jambe écrasée (prix d'interprétation au festival de Cannes).

Avec transition, et sans passer du coq à l'âne pour autant, passons vite de la jambe écrasée à la main amputée de Pierre Fresnay en artiste peintre romantique dans ce film discret, mi-noir, mi-fantastique de Maurice Tourneur : LA MAIN DU DIABLE (1943). Petit bijou. Un point, c'est tout.

Restons en France, en moins noir et plus psychologique, avec un film de Pierre Granier-Deferre qui porte bien son nom, puisqu'il s'appelle : UNE ÉTRANGE AFFAIRE (1981), un étrange Deferre, en fait ! avec un Michel Piccoli impeccable dans son rôle de patron narcissique et des répliques inoubliables comme : « *On se croit libre, et voilà que l'on est prisonnier de son style !* », dit-il en essayant une veste Burberry dans son grand magasin vide ; et puis la scène du restaurant et du stylo 4 couleurs : « *Le noir pour le courrier officiel, le bleu pour le courrier personnel, le rouge pour corriger, et le vert ?... je vous le donne.* »

Côté ailleurs dans le monde, toujours marquant, et singulier, j'adhère totalement à l'univers de Michael Haneke : LA PIANISTE (2001), un des rôles les plus puissants d'Isabelle Huppert (avec son interprétation de LA DENTELLIÈRE, 1977 de Claude Goretta) ; sa palme d'or avec AMOUR (2012), film déchirant et tellement réaliste sur un vieux couple face à la maladie. L'actrice Emmanuelle Riva devait décéder une deuxième fois, deux ans plus tard. On peut mourir plusieurs fois au cinéma ! Ma chère maman commençait son Alzheimer, laissant mon père aussi triste et fort que Jean-Louis Trintignant dans ce rôle. Enfin, l'inquiétant et violent FUNNY GAMES (1997 ET 2007), les deux versions réalisées par Haneke.

Dans un style plus social et humoristique, les géniaux frères Ethan et Joël Coen avec leur FARGO (1996) jubilatoire aux scènes mémorables et aux personnages irrésistibles ! On connaît moins le petit chef-d'œuvre SANG POUR SANG (1984), réalisé par Joël seul, à la construction de haute précision et à la mise en scène époustouflante !

Un indice : n'oubliez pas de

compter les balles !

DE FIL EN AIGUILLE

En aparté, parce que j'y pense, dans le genre romantico-fantastique, LE PRESTIGE (2006) de Christopher Nolan, avec David Bowie en Nikola Tesla. Une histoire de magie et de double, très réussie.

De Quentin Tarantino, je retiens la scène d'anthologie de son film : INGLOURIOUS BASTERDS (2009), où quelques bâtards sans gloire, mitraillent voluptueusement Adolf Hitler, les 4 pattes en l'air, avec insistance afin de mieux nous faire partager leur bonheur. On tire avec eux, devant nos écrans ; on fait valser les balles pour mettre fin, enfin, à la tragique Histoire ! Scène discrète et fulgurante, à peine visible, et qui pourtant résume tout le film en une force inouïe ! Énorme !

Mais comment ne pas évoquer David Lynch et son somptueux ELEPHANT MAN (1980), avec les larmes presque réelles du jeune Anthony Hopkins, rempli de miséricorde. Ce film d'un beau noir et blanc, sur fond de brouhaha, de brouillard, de battements de cœur de fœtus ; ce personnage, passant de l'animal monstre de cirque à l'homme suprême, tantôt sur la musique Pantomime de John Morris, tantôt sur le triste adagio de Samuel Barber. Ce film si riche de messages, d'émotion, de finesse et d'esthétisme, est assurément celui que je citerais si je rencontrais un jour des extraterrestres qui me demandaient ce qu'est un film de cinéma. Résonnent toujours en moi quelques répliques : « *Vous n'êtes pas l'homme éléphant... vous êtes Roméo !* », dit la femme de théâtre – symbole de culture, de beauté et de finesse d'esprit – à celui que l'on dit animal monstrueux ; et, à la fin du film, les derniers mots de la mère adorée, telle une incantation : « *Rien, rien ne meurt jamais...* ».

Quelques films excellents encore comme : LES AUTRES (2001) avec la pâle, si pâle, Nicole Kidman – une fantastique réalisation pleine de mystère pour évoquer le paranormal et le monde des esprits – et SIXIÈME SENS (1999), avec Bruce Willis, un final choc, effrayant et subtil.

Moins connu et plus ancien – je l'ai découvert par hasard – HURLER DE PEUR (1961), de Seth Holt, un mélange d'Hitchcock et de Fritz Lang, qui fait très peur comme son titre nous l'annonce d'entrée.

Tiens, passons donc à Fritz Lang et son DIABOLIQUE DOCTEUR MABUSE (1933 – 1960), son M LE MAUDIT (1931), sa DAME AU GARDÉNIA (1953), à la chute bien menée et LA FEMME AU PORTRAIT (1944), au bord du fantastique avec son sumac vénéneux, son Edward G. Robinson angoissé et sa mise en scène savante.

Aujourd'hui, il y a des réalisateurs qui ne me déçoivent jamais.

Après Michael Haneke, je pense à Dominik Moll et son HARRY, UN AMI QUI VOUS VEUT DU BIEN (2000), au scénario impeccable et aux excellents Laurent Lucas et Sergi Lopez ; LEMMING (2005), une étrange histoire de couple et de bestiole symbolique, avec les deux Charlotte, Gainsbourg & Rampling, et encore Laurent Lucas, l'acteur terrible et trouble, que l'on retrouve dans les films de Fabrice du Welz.

Dernièrement, SEULES LES BÊTES (2019) ne m'a pas déçu. Si c'était possible, je dirais que j'y vais les yeux fermés, tant je sais que je vais aimer... même si j'ai dû les fermer lors d'une scène trop dure à regarder par son réalisme cru et morbide ! Sacré cinéma que celui de Dominik Moll !

Passons au cinéma social de Laurent Cantet, notre Zola moderne, avec RESSOURCES HUMAINES (1999), et la scène du fils, cadre, qui demande à son père ouvrier dans la même usine de se mettre en grève ! Magnifique scène interprétée par Jalil Lespert. Plus tard, L'EMPLOI DU TEMPS (2001), inspiré du fait divers tragique de ce faux médecin, Jean-Marc Roman, qui faisait semblant d'aller travailler et qui, en fin de compte, assassine toute sa famille. Bel exercice de Cantet, qui ne traite que le côté social de ce drame.

Contrairement à L'ADVERSAIRE (2002) de Nicole Garcia, traitant la même affaire, mais filmé comme un drame psychologique. Magnifique film de la réalisatrice, d'une « sombritude » et d'une tristesse absolue, qui arrive à nous faire comprendre la désespérance de cet homme pris au piège. Le meilleur rôle de Daniel Auteuil !

Ainsi, on trouvera, côte à côte, dans ma DVD-thèque, le Cantet et le Garcia ! à voir l'un après l'autre, absolument !

Encore quelques réalisateurs actuels, plein de singularités, comme Pascal Laugier pour *MARTYRS* (2015), et son final gore, sublime et effroyable : à voir, le cœur bien accroché, mais aussi à voir pour un scénario d'enfer et mystique ! Oui, oui ! Il y a *CALVAIRE* (2005), du talentueux réalisateur belge Fabrice du Welz, avec son acteur fétiche Laurent Lucas au mieux de sa forme dans ce rôle d'un chanteur dandy ambulancier, séquestré et torturé par un paysan complètement dingue ! Ils vont loin toute cette bande de réalisateurs, et j'aime ça ! À ce propos : bravo à Julia Ducourneau avec *GRAVE* (2016) – une histoire de vampire à la fac – et dernièrement, *TITANE* – déjà palme d'or 2021 – où il est question du genre et aussi de tomber enceinte d'une automobile au sang noir. Championne Julia !

Folle poésie nouvelle ! Tous ces réalisateurs sont prometteurs même s'ils n'utilisent pas forcément les effets spéciaux !

HUIS-CLOS

Quand on aime les huis-clos, il faut voir les Saw, qui se terminent par une saucisse ! (rires) SAW I (2004), le I seulement, avec final génial, tricycle diabolique, beaux décors rouillés et lumières de néons, machines infernales et tortures sophistiquées ; mais le gore gâche un peu tout, je trouve !

Dernièrement, j'ai vu VIVARIUM (2019), de Lorcan Finnegan : un monde aseptisé, des maisons témoins toutes pareilles avec un couple qui tourne en rond et ne peut plus sortir ! Pas mal du tout !

Je pense, en passant, à PRISONERS (2013) de Denis Villeneuve, qui se termine dans un trou !

THE HUMAN CENTIPEDE (2010), de Tom Six – genre série B, lumière crue pour plus de réalisme et bien voir les sutures, avec Dieter Laser, acteur à la gueule impossible : deux filles perdues dans la forêt, frappent à la porte d'une villa ultramoderne qui s'avère être une petite clinique très privée aux expériences hors du commun ! Une pépite de cinéma malsain à ne pas mettre entre toutes les mains ! J'attends que mon neveu soit majeur et vacciné pour le lui montrer ! Depuis le temps qu'il me le demande !

L'HOMME QUI VOULAIT SAVOIR (1988) de George Sluizer, avec Bernard Pierre Donnadieu : un film étouffant et macabre. Peu connu, tourné à Nîmes et aux Pays-Bas, il a fait l'objet d'un remake américain en 1993. Il est tiré du roman *Les œufs d'or* de Tim Krabbé.

Extrait : « *Je me suis dit : j'envisage de sauter. Comment peut-il être déjà écrit que je ne sauterai pas ? Eh bien, pour contredire ce qui est écrit, il faut sauter.* » Terrible, marquant, indélébile !

J'ai eu aussi ma période Found Footage (pellicule retrouvée !), avec le génial PROJET BLAIR WITCH (1999), qui arrive à nous faire croire qu'il se passe des choses terribles et démoniaques, alors qu'il ne se passe rien ! et tout ça avec peu de moyens et des vieux caméscopes d'occaz ! Cette idée de filmer caméra sur l'épaule pour simuler un documentaire réaliste est devenu un total genre cinématographique !

Le film le plus connu de ce mouvement est sans doute PARANORMAL ACTIVITY (2009) qui, bien qu'il ne se passe rien, m'a empêché de dormir pendant une bonne quinzaine de nuits, seule dans ma chambre ; je précise même que je n'ai pas pu regarder le DVD du film pendant un an tant cette histoire de nuit qui ne montre rien m'a fait flipper ! À noter aussi GRAVE ENCOUNTERS (2011), un temps interdit en France, réalisé par *The Vicious Brothers* qui cherchent, camera sur l'épaule, des fantômes horribles dans un hôpital psy.

Par la suite, ces films de Found Footage, m'ont fait rebondir sur le cinéma d'horreur espagnol avec REC 1,2...(2007, 2009), de Paco Plaza ; INSIDE (2011) ou la CARA OCULTA d'Andrés Baiz.

Ah ! j'allais oublier LE CERCLE (2002-2005), remake américain du japonais THE RING. C'est l'horrible histoire de la VHS qu'il ne faut surtout pas visionner si on ne veut pas voir une nana visqueuse et pleine de cheveux sortir de la télé en dégoulinant !

Excellent ! surtout le film noir et blanc de la VHS que je n'aurais jamais dû regarder !

UNE GRANDE BOULEVERSÉE

Les comédies, je les aime bien, mais pas au point d'aller les voir au cinéma, ni d'en parler passionnément.

En résumé, je me relis et constate que je ne suis qu'une grande bouleversée de boîtes à images ! et comme la musique dans un film est très importante, je me dis que je n'aurais pas aimé être aveugle ou sourde... Muette, ça m'aurait moins gênée.

Plutôt que d'écrire des scénarios, j'ai écrit des chansons.

Plutôt que tenir une caméra, j'ai tenu un pinceau.

Ainsi, j'aime les films que j'aurais aimé faire.

Vive le Cinéma ! et pardon pour tous les beaux films inoubliables que j'ai oublié, ou pas eu le temps ni l'espace, de citer.

Gisèle Cazilhac, décembre 2021



Gisèle Cazilhac devant son affiche pour le CINEMED 2006

LES FILMS DE MA VIE.....	I
Pirates, carré blanc et écran vert purée de pois cassés.....	3
Têtes tranchées en famille.....	4
Fin de carré blanc.....	5
Les copains, le cousin et l'amour.....	6
Des monstres.....	8
Jeune adulte au magnétoscope VHS.....	9
Black and white DVD.....	10
Bleu piscine.....	11
Le plongeur.....	12
Une joie et une souffrance.....	13
Un peu de parano et de frisson.....	14
Les machines électro.....	15
France Noire.....	16
Noir, bleu, rouge, vert.....	17
Comptons les balles.....	18
De fil en aiguille.....	19
Jamais de déception.....	20
Cinéma social.....	21
Complètement dingue.....	22
Huis-clos.....	23
Found Footage.....	24
Une grande bouleversée.....	25
LIENS.....	28
RÉSEAUX SOCIAUX.....	28
LICENCE D'UTILISATION.....	29

LIENS

Don Camillo cité en exemple par le pape François

Adagio for Strings, Samuel Barber

Agnus Dei for SATB (soprano, alto, ténor et basse), Samuel Barber

Films de pirates des années cinquante

Indicatif Ciné-club Antenne 2, Claude-Jean Philippe

Générique Cinéma de minuit, France 3

Mike Oldfield, Tubular Bells (Exorcist Theme)

Le mystère de la chambre jaune

La femme d'à côté, François Truffaut, 1981, la scène du parking

Trop belle pour toi, Bertrand Blier, Impromptu Opus n° 3, Franz Schubert

Dites-lui que je l'aime, Claude Miller, Mozart, "Sonata semplice", K.545, Ingrid Haebler

Pull Marine - Isabelle Adjani - Clip Officiel

Hélène Duccini « Carré blanc et signalétique télévisée en France, 1961-1998 », Le Temps des médias 1/2003 (n° 1), p. 65-76.

Une étrange affaire, Pierre Granier-Deferre, 1981, la scène du stylo 4 couleurs.

RÉSEAUX SOCIAUX

Gicazi, auteur : <https://www.facebook.com/gicazi/>

Cinégic : <https://www.facebook.com/gcazilhaccinegic>

Cazilhac Gisèle, peintre ([Facebook](#))

LICENCE D'UTILISATION

Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification (CC BY-NC-ND)

Cette licence est la plus restrictive des six licences principales Creative Commons. Elle autorise les libres téléchargements, les partages crédités ; les modifications ne sont pas autorisées de quelque façon que ce soit ; cette publication ne peut être utilisée à des fins commerciales.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

Citer ce document

Collection *Les entretiens, Cinémavie*, supplément au cahier n° 11, Gisèle Cazilhac – Sarah B. Cohen, Éditions de l'Obsidienne, Montpellier, février 2022.

Éditions de l'Obsidienne

Gisèle Cazilhac



Montpellier
février 2022

ISBN 979-10-91874-31-1



Auteure, compositrice, artiste peintre, vidéaste, Gisèle Cazilhac réside à Montpellier ; elle y fait sa Comédie, pavoise aux balcons du « Scaphandrier », s'affiche sur la façade de l'ancien cinématographe Pathé, plonge dans le noir au Gaumont et se remet de ses émotions au Café « Le Dôme ». Avec sa mandoline, sa guitare, ses pinceaux et sa caméra vidéo, dans un ciel bleu piscine, Gisèle Cazilhac erre entre bulles fragiles et bulbes haussmanniens éthérés ; à sa fontaine, sous les yeux langoureux des trois Grâces, préludes à de gais mariages, dansent de téméraires baigneuses et d'aventureux cosmonautes.